

Mahée Paiement

*Le tourbillon
de la vie*

Édition: Élyse-Andrée Héroux
Infographie: Nicole Lafond
Correction: Julie Brouillard

Toutes les photos sont la propriété de l'auteur,
à l'exception des copyrights suivants:
Jean Demers – Production La Fête (page 3, bas)
Crilaphoto (page 7, haut, gauche)
Robert Ferron Photographe (page 7, haut, droit)

**Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec**

10-18

Imprimé au Canada

© 2018, Les Éditions Michel Lafon Canada Inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-9817078-5-7

Distributeur exclusif:
Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP Inc.
Une société de Québecor Média
Téléphone: 450 640-1234
www.messengeries-adp.com

Mahée Païement

*Le tourbillon
de la vie*

Avec la collaboration
d'Élyse-Andrée Héroux





À ma mère, Jean-François, les enfants : mes piliers.



Préface



À l'hiver 1976, j'ai mis au monde une petite fille à l'ardeur impétueuse. Vous savez, ces enfants qui vous lancent : « Je fais ce que je veux ! C'est ma vie !!! » à l'âge de trois ans ? Ça, c'est Mahée. Attache ta tuque ! Faut dire qu'elle est née l'année des Olympiques d'été de Montréal, sans oublier que je l'ai attendue pendant l'Année internationale des femmes. Ça doit avoir eu son influence...

Mahée, un prénom rare pour une enfant rare. Un prénom que j'ai choisi sans savoir qu'il la prédestinait à sa carrière. Elle va vous le raconter dans ce livre, c'est sûr. Et puis il y a autre chose. Dans l'horoscope chinois, l'année 1976 était celle du dragon de feu. Son tempérament : actif, volontaire, confiant, entreprenant, versatile, chanceux. Son emploi idéal : artiste, star de cinéma... La reconnaissez-vous ? Tout ça, c'était peut-être écrit dans le ciel !

Chose certaine, quand vous êtes la maman d'un petit dragon de feu, vous devez vous armer de patience... et garder pas loin le numéro des pompiers ! Les petites étincelles de joie qui brillaient dans ses yeux ont eu tôt fait de se transformer en lance-flammes face à l'adversité. Moi, j'ai vite accepté que Mahée courait trop vite, grimpait trop haut, parlait et chantait trop fort. D'ailleurs, dans son enfance, si je lui demandais combien elle voulait de

ceci ou de cela, elle me répondait à coup sûr : « J'en veux trop ! » Heureusement, je n'étais pas une mère « trop » anxieuse. J'ai grandi sur une ferme à Oka. Dans ce temps-là, on grimpait aux arbres...

Vous aurez compris que Mahée ne passait jamais inaperçue nulle part. Elle était sociable et elle avait de la jasette. Et puis, elle était drôle. À quatre ans, tout le voisinage l'avait adoptée, même la propriétaire de la boutique de cadeaux du rez-de-chaussée. Nous, on habitait au-dessus. De temps en temps, je me pointais le nez pour m'assurer qu'elle ne dérangeait pas.

Quand j'étais petite, j'ai suivi des cours de piano pendant dix ans. Ma sœur et moi fréquentions aussi une école de diction. On y apprenait des monologues, on faisait du chant, de la danse. Une école pour enfants que je décrirais de touche-à-tout artistiques. Ma mère considérait que c'était essentiel pour ce qu'on appelait à l'époque « développer notre personnalité ». Et je pense que ça a marché ! Dans la famille, on en a fait une tradition. On a inscrit Mahée à des cours de diction et de théâtre, à sa demande. Moi qui croyais que c'était plus le karaté qui lui ferait du bien !

C'est ainsi que Mahée, encore une fois, n'est pas passée inaperçue. André Melançon l'a remarquée à l'audition de *Bach et Bottine*. Plus tard, le regretté réalisateur dirait d'elle : « Mahée la fonceuse, elle avait de la drive. Elle avait la part d'intuition, l'élan et l'impulsion que je cherchais. » Vous étiez nombreuses à l'époque (c'était majoritairement les mères) à me demander ce qu'il fallait faire pour que votre fillette se rende là, sur les plateaux de cinéma. J'étais toujours perplexe devant la question. Et selon mon souvenir, je répondais tout bonnement : « Rien. » Et c'était vrai. Je n'avais pas ce genre d'ambitions pour mes enfants. J'avais ma vie. Ils auraient la leur.

Mais je n'ai jamais, pas une seule minute, remis en question le tournage du film pour Mahée. Comment aurais-je pu contrecarrer un projet aussi grandiose, une aventure aussi extraordinaire pour ma fille ? On me mettait en garde contre « le milieu », le sort réservé aux enfants vedettes, etc. Des « En tout cas, si c'était ma fille... », j'en ai entendu ! C'est vrai qu'il faut être vigilant, là comme ailleurs. Un peu plus peut-être. Pourtant, le film *Bach et Bottine* raconte une histoire de tendresse et d'humour. Une vraie leçon de vie aux adultes. Je vous le dis, si, comme moi, vous aviez lu le scénario dès le départ, vous auriez compris. Si vous aviez rencontré la merveilleuse équipe qui entourait Mahée, vous auriez compris. Si vous aviez connu André Melançon, vous auriez dit oui, sans la moindre hésitation. Si vous aviez vu les yeux de votre fille briller comme jamais auparavant, vous auriez dit : « Vas-y mon chaton », et vous auriez été fière qu'elle incarne le rôle de Fanny.

Puis il y a eu « l'après » *Bach et Bottine*. Le moment où tout le monde s'est arraché ma fille. Les entrevues, les voyages en Europe, les nouveaux projets d'émission, et les « n'importe quoi »... Mais je veillais au grain. À l'époque, j'étais son agent. Elle travaillait fort, ma petite fille. Trop fort parfois. C'est dur, ce métier. Il faut recommencer, encore, encore, et encore. Et il arrive un moment où la mémoire flanche. « Je m'en rappelle pus », qu'elle a dit une fois sur scène, quand on lui avait demandé de remplacer Dominique Michel pour un numéro. Et là, pour la première fois, j'ai pleuré. Elle avait l'air si vulnérable. Tout ce que je souhaitais, c'était la ramener à la maison, la prendre dans mes bras et la bercer. Mais après une minute de silence, elle a repris son texte, un long monologue sur Einstein, et l'a décliné d'une traite. Coupé ! C'était parfait. Quel courage, quelle persévérance,

quel professionnalisme ! Je ne pouvais que l'admirer, ma fille de onze ans. Je l'admire toujours... mais elle a grandi.

Aujourd'hui, je suis la Mamidouce de trois beaux amours : Eva, Philippe et Gabriel. Mes collègues de travail m'ont souvent demandé de décrire le sentiment d'être une grand-maman. Je leur répondais qu'enfin, j'avais découvert ce qu'est vraiment l'amour libre. C'est merveilleux !

Dans les pages qui vont suivre, c'est Mahée qui vous fait le récit de sa petite histoire. Enfin, sa petite histoire de quarante-deux ans. Vous découvrirez son enfance singulière, mais heureuse. Les rencontres aussi inattendues que fabuleuses, qui ont tracé son chemin. Une vie passionnante, riche en rebondissements, en réalisations et en émotions. Elle vous l'offre avec sincérité, candeur et humour, évoquant les bons, mais aussi les moins bons moments.

Mais surtout, vous découvrirez la femme derrière le personnage public, une maman aimante, une blonde engagée et une fille reconnaissante.

Je ne sais toujours pas s'il faut croire au destin, mais je sais que ma fille Mahée, elle, a suivi son étoile.

Lydia Gosselin

Avant-propos



Décembre 2017

Il passe cinq heures. Il fait déjà noir. Noël s'en vient. Ce soir, j'arrive à la maison plus tard que prévu. Je reviens de la boutique au Dix30. Anne-Sophie est allée chercher Eva à la maternelle, comme elle le fait de temps en temps, et elle garde les garçons pour me dépanner. Lyse, ma précieuse nounou, lui a passé le flambeau en fin d'après-midi. Je suis passée acheter des fioles HydraSense à l'épicerie, pour moucher le petit nez de Gabriel. J'ai pris du jus d'orange aussi ; je trouve ça dur, le matin, sans jus d'orange. Ces temps-ci, c'est pire. Les enfants ont fait des bronchites, des sinusites, des otites. Avec trois enfants, les nez qui coulent ne prennent jamais longtemps de congé pendant l'hiver. Il y a des microbes en masse chez nous, je soupçonne que je ne serai pas épargnée.

Je stationne mon auto dans le garage, à côté des boîtes de carton pleines, des étagères qui débordent de coussins et de la vieille coquille de bébé. Je devrais la donner, je n'en ai plus besoin. Il faudrait que je trouve du temps pour faire un peu de ménage. Je me dis la même chose tous les jours.

Mon cellulaire sonne. C'est Anne-Marie, la gérante de la boutique. Elle me fait un update sur une commande qui vient de rentrer, on l'attendait juste demain. J'écoute son compte rendu, je lui dis qu'une employée supplémentaire

devrait l'aider demain matin pour placer et que je ferai mon tour à la boutique en après-midi. Je raccroche en lui souhaitant une bonne soirée. Quelle chance d'être entourée d'une si bonne équipe. Avec la compagnie et les enfants, on n'y arriverait pas tout seuls.

J'ouvre la porte les bras chargés de sacs d'épicerie (on n'achète jamais juste deux affaires à l'épicerie). Mes deux Boston terrier courent pour m'accueillir. Leurs griffes font tic-tic-tic sur le plancher.

— Allô ! je lance, pour annoncer mon arrivée à ma famille.

Tout le monde est dans la cuisine, grand espace ouvert sur le salon. C'est notre grande pièce familiale. Il y a constamment des jouets qui traînent par terre. C'est là qu'on regarde la télé, qu'on se réunit pour jouer, pour manger.

J'enlève mes bottes et mon manteau en tendant l'oreille. Eva et Philippe, mes deux plus vieux, parlent en même temps. Un jouet fait des sons. De la musique joue, comme à peu près tout le temps dans la maison. C'est Eva qui l'a choisie aujourd'hui ; je reconnais sa playlist. Gabriel lance des petits cris de bonne humeur. Jean-François demande à notre fille des nouvelles de sa journée.

J'arrive à la cuisine en souriant. Je viens de retrouver mon bruit.

— J'ai eu un billet bravo à l'école !

Sans me dire bonjour, Eva m'a envoyé sa bonne nouvelle en dansant, toute fière, le billet dans les mains. Un billet bravo parce qu'elle a eu une bonne journée !

— Wow ! C'est super, ma chérie !!

On l'aimante au frigo parmi les dessins et les photos. Philippe, mon charmant coquin, surgit derrière moi sur son auto jouet qui fait des bruits de klaxon et de sirène. Il l'enjambe pour débarquer et vient m'embrasser les genoux

en chignant pour avoir un bonbon. Depuis l'Halloween, j'ai vraiment du mal à dire non.

— Juste un, et ensuite on va souper ! je préviens Philippe.

Le Terrible Two, c'est pas évident à gérer. Après son bonbon, il m'en demandera d'autres. Ça se pourrait que je plie.

Gabriel est dans sa chaise haute en train de manger. Il me fait un grand sourire la bouche pleine, son beau grand sourire joyeux. Je lui envoie des bisous et je lui chante mes bonjours. Anne-Sophie, souriante comme toujours, attend qu'on ait fini pour continuer à lui donner son souper. Elle a pris les choses en main. Je n'en finis pas de la remercier.

Jean-François a réussi à faire une pause dans son travail. Il est descendu de son bureau pour voir Eva à son retour de l'école. Il va passer un peu de temps avec nous, ensuite il va remonter. Il travaille tellement fort... Jean-François, c'est l'entrepreneur, l'administrateur. Pas besoin de lui faire un compte rendu de mon passage à la boutique ; comme d'habitude, on s'est envoyé cinquante textos et on s'est appelés cent fois dans la journée pour tout se raconter à mesure.

Avec sa voix forte et claire, Philippe me demande (m'ordonne) d'allumer son train, celui que Lyse lui a donné en cadeau et qui fait un tapage d'enfer. Quand on le part, ça fait peur à son petit frère et on ne s'entend plus parler. Je lui dis gentiment : « Non, mon beau chéri », mais je lui promets qu'on jouera tantôt.

Je range mes courses. Évidemment, j'ai acheté plein d'affaires, mais je n'ai rien pour faire à souper. Il est déjà presque six heures. J'aimerais ça cuisiner quelque chose, mais j'ai comme un coup de fatigue. La nuit dernière, Gabriel s'est réveillé souvent, j'ai dû dormir deux heures

en tout. J'ai fait ma journée pareil, mais l'adrénaline commence à retomber. Le manque de sommeil me rattrape. Est-ce que je fais des tortellini surgelés ? Des œufs avec de la macédoine ? Ou j'y vais avec la solution facile ?... Je décide de faire livrer du poulet pour tout le monde. Je me sens un peu coupable, mais une fois n'est pas coutume.

Je sors Gabriel de sa chaise haute et je le place dans son sauteur, et on s'installe tous à table pour manger. Eva prend la parole. Sa fête de six ans s'en vient en janvier, ça fait deux mois qu'on en parle. C'est elle, l'organisatrice de son party. Elle a ses idées et elle veut être certaine que je la laisserai tout approuver. Et elle sait ce qu'elle veut ! On doit faire les invitations en fin de semaine pour qu'elle les donne aux amis à l'école. Jean-François sourit en nous écoutant, mais il parle peu. Il est fatigué ces temps-ci. Ça paraît que les Fêtes s'en viennent. Il a hâte de pouvoir se reposer un peu, de fêter Noël avec les enfants.

Après le souper, il remonte à son bureau. Ses soirées de travail sont souvent longues. Plus tard en soirée, il ira faire du jiu-jitsu. C'est son sport, et c'est essentiel à son équilibre. C'est comme ça qu'il décroche.

Pendant que je fais la vaisselle et que je ramasse la cuisine, les enfants jouent dans le salon. Puis c'est le temps des bains. Étape réglée au quart de tour. Ensuite, les pyjamas, les histoires et les chansons. Avec Eva, qui est grande maintenant, ça se passe assez bien. C'est plus long avec Philippe. Il a du mal à s'arrêter. Il demande une autre chanson, il demande papa, alors papa chante et il finit par accepter de faire dodo. Gabriel est le dernier à se coucher : je l'allaiter, je le berce, puis je le couche dans son lit. Je sais qu'il va se réveiller durant la nuit. Mes enfants ne font pas leurs nuits tôt. Ça a été pareil pour les trois.

Une fois que je suis toute seule, je fais le bilan de ma journée. Je mets mes lunettes sur mon nez. C'est récent, mon diagnostic de presbytie. Le lendemain du jour de l'An, je vais avoir quarante-deux ans. Je vieillis comme tout le monde, c'est pas nouveau, mais les lunettes, c'était une pas pire étape à traverser... L'âge, qui s'installe au compte-gouttes.

Je me promène un peu sur mon téléphone, je parcours les publications Instagram, je vérifie si j'ai eu des courriels pendant la folie du dodo. Comme chaque soir, je me promets de passer moins de temps sur Internet, de prendre ce moment calme pour lire un roman ou suivre une série télé. Il y a des soirs où je ne redescends même pas au salon; je me couche après les enfants et c'est pas très long que je m'endors. Jean-François va revenir vers neuf heures. J'aimerais l'attendre, regarder un film avec lui, j'aimerais qu'on prenne un verre de vin en jasant des enfants, de nous. Qu'on ait un petit moment de couple. Ça n'arrivera pas ce soir. Malgré ma bonne volonté, à son retour, je dormirai sûrement.

C'est ça, ma vie. C'est ça, mon tourbillon.



Je m'appelle Mahée Paiement. À l'âge de dix ans, j'ai tenu le rôle principal de *Bach et Bottine*, un film de la série « Contes pour tous » qui a connu un succès phénoménal. C'est comme ça que vous et moi, on s'est rencontrés.

Depuis plus de trente ans, je fais partie du paysage public québécois. Vous m'avez vue dans les magazines, à la télé, au cinéma. Vous m'avez entendue à la radio. J'ai joué des petits rôles, des grands rôles. J'ai côtoyé des gens de talent, de grandes stars, j'ai incarné des personnages forts. J'ai donné des conférences. J'ai été amoureuse,

passionnément. J'ai fait des erreurs. Je me suis exilée en Suède, j'ai suivi un amoureux à Paris. J'ai cherché qui j'étais. J'ai arrêté de jouer, j'ai tout repris à zéro... Je me suis réinventée. J'ai vécu des bouts difficiles, des périodes creuses, des leçons d'humilité. Des grands bonheurs, aussi.

Ma vie, c'est un enchaînement de rencontres déterminantes et de hasards incroyables. Des moments qui m'ont fait dire : « Ça, c'était écrit. »

Aujourd'hui, j'ai un conjoint et trois enfants. Mon entreprise, Mahée Parfums, où je propose mes parfums, sacs à main et vêtements, a pignon sur rue à Brossard. Une nouvelle boutique ouvrira l'été prochain aux Galeries de la Capitale, à Québec. Toujours active en tant qu'actrice, je me consacre principalement à ma famille et à l'entreprise que j'ai fondée avec Jean-François. Je n'ai jamais le temps de m'ennuyer.

Ce tourbillon-là, je l'ai choisi. J'en ai rêvé longtemps. Dans ma course folle, je m'exerce au lâcher-prise, tout en me lançant à corps perdu dans mes projets. Il me fait jongler souvent, mon tourbillon, il m'en fait échapper, des balles. C'est normal. Il me rappelle mes imperfections et me montre à les aimer. Il m'indique le chemin de la sérénité. Je ne suis pas toujours capable de le suivre, mais j'y travaille tous les jours.

Je suis mère, amoureuse, amie, femme d'affaires, actrice, animatrice, figure publique. Je concilie vie et vies. Parfois, c'est beaucoup. Parfois, c'est trop. Mais quand je contemple le grand tableau, j'arrive toujours à trouver ça beau.

J'ai eu un parcours de vie exceptionnel. Je considère que j'ai été très gâtée, et en même temps, que je n'ai jamais rien eu de facile. J'ai construit ma confiance en moi malgré les revers. J'ai su identifier les rencontres importantes, tirer parti des beaux hasards, et surtout,

maintenir intacte ma capacité à apprendre, toujours apprendre, et à m'émerveiller sans fin. J'ai eu de beaux cadeaux, mais j'ai aussi traversé des moments sombres. Peu à peu, je me suis guérie, mais des moments durs, ça peut toujours survenir, on n'est jamais immunisé. J'ai passé du temps en thérapie... J'ai eu bien des réflexions profondes... J'ai vécu une enfance frugale mais heureuse, une adolescence en dents de scie, des exils, des amours brisées, j'ai reconquis mon métier au prix d'échecs et de découragement... Toute ma vie, j'ai essayé de me comprendre, pour mieux grandir. Toute ma vie, j'ai avancé.

Il y a des choses qui vont rester avec moi pour toujours. Mes blessures servent à me rappeler qui je suis, mais me donnent aussi envie de faire mieux, de me protéger mieux. De protéger mes enfants aussi, de leur offrir des outils pour les empêcher de faire les mêmes erreurs que moi (même si je sais bien que c'est utopique). Je peux me sentir terriblement mal en repensant à une phrase blessante que j'ai dite à quelqu'un dans mon enfance. Je peux pleurer encore en parlant de ma chatte Chloé, décédée il y a quelques années. Mais je peux surtout rire – et rire fort ! – en évoquant mes erreurs et mes niaiseries de jeunesse. Rire de soi, c'est la meilleure arme contre le vieillissement et l'amertume. C'est peut-être un peu pour ça que je me sens aussi vivante aujourd'hui.

Après des années de contact avec le public, je réalise avec quelle facilité vous venez vers moi. Nous nous rencontrons dans la rue, à la boutique, au restaurant. Vous me parlez de vos enfants, de vos mères, de votre travail, de vos amies... Tout naturellement, vous et moi, on partage des choses.

— Mais comment tu fais ?? me demandez-vous parfois, quand vous me voyez les mains pleines dans la folie du quotidien.

J'aimerais pouvoir vous répondre comme il faut, mais ce n'est pas toujours possible de prendre le temps. Alors, c'est ce temps-là que je prends en vous écrivant ce livre.

Depuis que vous m'avez vue dans *Bach et Bottine* en 1986, vous m'avez accueillie dans vos vies. Vous m'abordez régulièrement, spontanément. Vous êtes toujours si gentils et gentilles, et c'est toujours agréable de se parler. J'ai toujours envie de vous écouter, de vous rencontrer, de jaser avec vous même quand j'ai une journée chargée. Je suis choyée de cette attention, je suis choyée de cette confiance que vous m'accordez.

Est-ce que c'est une corvée pour moi de jaser avec une dame à l'épicerie qui veut me dire que sa petite-fille ressemble à mon Eva, ou de donner quelques minutes de mon temps à un fan des *Boys* qui m'a reconnue au restaurant ? Pas du tout ! J'ai passé toute ma vie dans votre œil. Vivre sans ces liens avec vous, je ne sais pas ce que c'est.

C'est pour ça que je vous offre ici un coup d'œil sur mes souvenirs. Je vous ouvre les portes de ma vie de famille et de mon parcours d'entrepreneure. Je vous invite dans mon univers.

Ça peut donner le vertige, parfois, prendre le temps de se regarder soi-même et de regarder en arrière. Mais ça permet de constater le chemin parcouru, et parfois même de tendre la main à des gens qui se questionnent, ou qui vivent les mêmes choses que nous, les mêmes difficultés. Ça permet de leur dire :

— Tu vas voir, c'est pas si pire. Avance d'un bon pas. La route est belle.

Il s'en est passé des choses dans ma vie, depuis *Bach et Bottine*. Elle est bien loin, la Fanny d'André Melançon, la petite Mahée de Saint-Eustache qui faisait ses premiers pas dans le métier d'actrice, petite fille espiègle qui avait

du mal à contenir son énergie débridée. Elle est enfouie dans mes albums photo et dans nos souvenirs collectifs des belles années 1980.

Mais d'une certaine façon, cette Mahée-là, elle est toujours en moi. Elle s'émerveille devant mes trois enfants. Elle m'accompagne avec autant de plaisir qu'avant sur les plateaux de tournage. Elle met un brin de sa folie dans l'entreprise que j'ai construite avec mon amoureux. Et elle me tient la main chaque fois que j'aime... c'est-à-dire à chaque instant de ma vie.



Ouverture



Mi-janvier 2018

Jean-François a des réunions toute la journée aujourd'hui. Eva est à la maternelle. Philippe, qui va avoir trois ans au mois d'avril, fait sa sieste. Lyse berce Gabriel, je viens de finir de l'allaiter. J'ai rangé la vaisselle du dîner et passé une guenille sur les comptoirs. Puis je me suis assise dans la salle à manger, et je réponds à quelques textos en buvant un café.

Ça m'arrive rarement d'avoir un moment tranquille comme ça l'après-midi ; la plupart du temps, je suis à la boutique, en shooting photo, sur un plateau de tournage... Aujourd'hui, le temps s'arrête un petit moment. Dehors, il fait soleil, et les rayons se reflètent sur la neige ; il neige beaucoup cet hiver. Je survole la maison du regard. Depuis qu'on l'a achetée en 2013, j'ai mis un soin jaloux dans la décoration. J'aime être entourée de beau. Les murs blancs, les planchers de bois, les meubles sobres, les accessoires métalliques, les tissus chauds, les toiles qu'on a choisies ensemble, Jean-François et moi... Les accessoires déco qui font toute la différence.

Plein de jouets traînent au salon avec le cheval à bascule, le parc de Gabriel. Sur le frigo, il y a des dessins des enfants, des photos, des communiqués de l'école. Dans la salle à manger où je me suis installée, il reste des miettes du dîner de Philippe, mais à part ça, la nappe est impeccable. Au mur,

le grand miroir brille, et dessous, sur une tablette en bois, un vase me tend de belles tulipes blanches.

Même mes deux chiennes profitent d'un petit répit. Elles se sont couchées dans un coin de la cuisine. Elles auront peut-être un épisode de flatulences tantôt, ça leur arrive des fois en fin d'après-midi. Pas super chic, deux chiens qui se mettent à péter dans mon beau décor. Ça peut avoir l'air niaiseux, mais des fois ça me fait rire. C'est tellement ça, ma vie. Le spectacle, le beau, le rêve, le glamour... et juste à côté, le vrai de vrai.

Ça me rappelle une anecdote que m'avait racontée une amie actrice. Après avoir assisté à un événement super glamour, elle est rentrée chez elle très tard le soir dans sa belle robe de gala. Elle a libéré sa gardienne, et pendant qu'elle se disait qu'enfin elle pouvait enlever sa robe, se démaquiller et se mettre en pyjama, son bébé s'est mis à hurler : il avait de grosses coliques et venait de remplir sa couche à craquer. Hécatombe dans la bassinette. Et mon amie a tout nettoyé, caca, bébé, draps, elle a donné un bain à son petit, lui a mis une couche propre, a refait le lit, pour finalement le rendormir et le recoucher. Tout ça avec sa belle tenue de soirée sur le dos.

C'est comme quand je me prépare pour une soirée-bénéfice, dans une robe noire à corset de dentelle et chaussures de cuir Yves Saint-Laurent à talons de trois pouces, avec mes boucles d'oreilles en émeraude, maquillée coiffée manucurée parfumée... et que j'aspire la morve de Gabriel avec le mouche-bébé avant de partir. Quand il faut moucher, il faut moucher.

Je trouve que ce sont des allégories parfaites. À quelques détails près, qui varient selon la réalité de chaque personne, c'est ça, la vie d'une mère qui est aussi femme de carrière. C'est ça, la conciliation travail-famille.

J'ai longtemps rêvé ma vie. Pendant toutes les années que j'ai passées à me construire et à comprendre qui j'étais, j'ai échafaudé dans ma tête une vision idéale de ma vie de mère, de ma vie d'adulte. Pour moi, quand j'étais jeune, sky was the limit : j'aurais la vie idéale dans la maison idéale avec le conjoint idéal et tout serait toujours idéal, parce que moi aussi, en vieillissant, je deviendrais la femme idéale (ça n'a aucun sens à quel point j'en étais convaincue !). Et pas seulement ça. Ma tendance à idéaliser les choses contaminait toutes les sphères de ma vie. J'idéalisais les gens que je rencontrais, les amitiés, les amours. J'idéalisais les contrats que je décrochais. J'idéalisais les voyages, les découvertes, les possibilités infinies que la vie m'offrirait.

Ce n'est pas que je refusais d'accepter que l'existence est imparfaite. Ce n'est pas que je me bouchais les yeux non plus. Seulement, je suis quelqu'un qui admire. Qui voit le beau dans tout, qui minimise le négatif. J'aime aimer, j'aime admirer. Aujourd'hui, j'ai une perception plus juste de la réalité. Ça vient avec l'expérience, j'imagine. J'ai appris à dealer avec les côtés moins beaux, à me dire que ça fait partie de la vie et que le moins beau, ça nous aide à apprécier encore plus le beau. J'ai aussi appris que les côtés sombres, ça n'enlève rien aux côtés lumineux. Mais quand j'étais plus jeune, je voulais tellement que tout le monde soit beau et fin, que tout soit magique et merveilleux que je n'arrivais pas toujours à faire la part des choses.

C'est un côté de moi qui a beaucoup inquiété ma mère. Elle me voyait m'emballer pour toute nouveauté, et chaque fois, elle savait ce qui risquait d'arriver. Plus souvent qu'autrement, elle voyait juste : j'étais déçue. Comme elle me le disait si bien, la vie, ça ne se passe pas comme dans un roman ou dans un film. La vie, ce n'est pas une page de magazine.

C'est sûr que la maternité m'a calmée là-dessus. J'aime encore le beau, je suis encore perfectionniste, et j'admire encore éperdument les belles personnes qui m'entourent. Mais j'ai appris à respirer par le nez, à voir du beau dans le moins beau, à admettre que tout ne se passe pas toujours selon ma vision idéale... et à accepter de perdre le contrôle. Tous les jours, je me rapproche de l'équilibre. En fait, je le cherche constamment. Je pense que c'est le lot de bien des mères.

J'éteins mon téléphone et le mets de côté. Sur la table, il y a trois grands cartables. Mon dossier de presse, en trois gros volumes. C'est Camille, une autre de nos précieuses collaboratrices, qui a tout ramassé les articles et les a assemblés. J'ai sorti les cartables de mon bureau ce matin, j'avais envie de fouiller dedans. Je me disais que ça pourrait m'inspirer pour vous écrire.

Dans des enveloppes protectrices de plastique, les articles de journaux et de magazines qui parlent de mon parcours. Il y en a plein sur Bach et Bottine, photocopiés des journaux originaux – il n'y avait pas de publications électroniques dans les années 1980... Ensuite, des coupures de magazines sur moi adolescente, quand je donnais des entrevues pour clamer au public et à l'industrie que j'avais vieilli et que je voulais me faire une vraie place d'actrice.

Plus loin, des photos de moi à la fin de la vingtaine, sur les tapis rouges du gala Artis, du gala des Gémeaux, d'une première de film. Portant une robe de chez BCBG, qui m'a commanditée longtemps. Avec la coiffure parfaite, la peau lumineuse, le maquillage impeccable. Sans les cernes que je travaille fort pour cacher ces temps-ci.

Il y a beaucoup de clichés de Jean-François et moi, sur notre trente-six pour un événement ou un autre. Tout sourire.